

Ce dont la réalité décide

Remarques sur la vérité dans les sciences

Jacques Bouveresse

2011¹

Proust, quand il décrit, dans *Du côté de chez Swann*, la réaction que suscite chez M. Vinteuil la conduite – ou ce que la morale conventionnelle appellerait sans doute plutôt l'inconduite – de sa fille, observe que le monde des croyances se comporte, par rapport à celui des faits, à peu près comme un monde séparé et autonome, sur lequel le deuxième n'exerce pour ainsi dire aucune action :

De ce que M. Vinteuil connaissait peut-être la conduite de sa fille, il ne s'ensuit pas que son culte pour elle en eût été diminué. Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances, ils n'ont pas fait naître celles-ci, ils ne les détruisent pas ; ils peuvent leur infliger les plus constants démentis sans les affaiblir, et une avalanche de malheurs ou de maladies se succédant sans interruption dans une famille ne la fera pas douter de la bonté de Dieu ou du talent de son médecin. Mais quand M. Vinteuil songeait à lui-même et à sa fille du point de vue du monde, du point de vue de leur réputation, quand il cherchait à se situer avec elle au rang qu'ils occupaient dans l'estime générale, alors ce jugement d'ordre social, il le portait exactement comme l'eût fait l'habitant de Combray qui lui eût été le plus hostile, il se voyait avec sa fille dans le dernier bas-fond².

On peut remarquer que – dans ce passage où il donne l'impression de défendre une thèse à la fois tout à fait générale et particulièrement radicale à propos de la façon dont la croyance semble capable de mener sa vie à elle dans une sphère où les faits n'entrent pas et où elle est, par conséquent, immunisée contre la menace qu'ils pourraient représenter pour elle – Proust ne conteste apparemment en aucune façon l'existence d'un monde des faits qui a également sa vie à lui et dont rien n'autorise à supposer qu'il se réduit à un simple reflet ou une simple projection des croyances que nous entretenons à son sujet. Car de ce que les faits ne pénètrent pas dans le monde des croyances et, par conséquent, sont incapables aussi bien de les produire que de les détruire, on ne peut sûrement pas conclure que les croyances disposent, en revanche, du pouvoir de pénétrer en quelque sorte dans le monde des faits et sont capables aussi bien de faire exister que d'anéantir certains d'entre eux.

Rien, dans ce que dit Proust, ne l'oblige non plus à contester que même la réalité morale puisse comporter des faits qui ont une certaine objectivité et ne sont pas simplement le produit des croyances que nous formons dans ce domaine. Il est tout à fait possible, bien entendu, que la réprobation que suscite la conduite de Mademoiselle Vinteuil soit essentiellement de nature sociale et ne comporte pas grand-chose de véritablement moral, et encore moins de moralement justifié. Mais ce qui intéresse le romancier est le fait que son père, qui réussit à conserver d'elle une image complètement idéalisée, en dépit de tout ce qu'il sait probablement par ailleurs, porte sur

-
1. Ce texte a été publié comme préface au livre d'Hubert Krivine, *La Terre. Des mythes au savoir*, Paris, Cassini, 2011.
 2. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, I. Du côté de chez Swann*, texte établi et présenté par Pierre Clarac et André Ferré, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 148.

elle un jugement moral qui semble être sans rapport avec les faits concernés, qui devraient logiquement l'amener à la condamner, lui aussi, alors que le jugement social qu'il formule à propos de la position très dégradée que lui-même et sa fille en sont venus à occuper du point de vue mondain et sur l'échelle des réputations, s'il n'est pas non plus objectif, n'en conserve pas moins une certaine relation avec la réalité et pêche seulement par excès, puisqu'il les situe à un rang qui ne peut être, à ses yeux, que le plus bas de tous, celui qu'ils occuperaient effectivement si tous les habitants de Combray étaient aussi mal disposés à leur égard que ceux d'entre eux qui le sont le plus.

C'est devenu, depuis un bon moment déjà, même en épistémologie, presque un lieu commun de dire que nous ne pouvons espérer trouver dans la réalité autre chose que ce que nous y apportons nous-mêmes et qu'elle est finalement bien plus configurée, influencée et peut-être même tout simplement produite par les croyances que nous entretenons à son sujet que celles-ci ne peuvent l'être par elle. Mais, comme on l'a vu, ce n'est pas ce que dit Proust, qui, dans le passage que j'ai cité, continue à parler des faits et de l'indépendance dont ils jouissent par rapport au monde de nos croyances d'une façon qui pourrait aisément donner aux postmodernistes éclairés que nous sommes censés être devenus entre-temps l'impression d'être restée singulièrement naïve.

À vrai dire, tous les efforts de la critique postmoderne semblent avoir abouti, sur cette question, essentiellement à un résultat beaucoup moins révolutionnaire et nettement plus modeste qu'on ne se l'imagine la plupart du temps, à savoir que les croyances que nous formons à propos de la réalité ne sont pas déterminées uniquement par elle et qu'elle n'entre, dans certains cas, que pour une part très réduite et même parfois tout simplement pour rien dans ce que nous croyons. Mais, présenté sous cette forme, le résultat n'aurait évidemment pas semblé très impressionnant et on s'est senti par conséquent obligé de le remplacer par un autre, qui le serait certainement au plus haut point s'il avait été établi, mais ne l'a en réalité jamais été. Comme le dit très justement Paul Boghossian :

Concéder que personne ne croit jamais une chose uniquement parce qu'elle est vraie n'est pas nier qu'il y ait quoi que ce soit d'objectivement vrai. En outre, la concession qui accorde qu'aucun chercheur ou aucune recherche ne sont complètement exempts de préventions (*bias free*) n'implique pas qu'ils ne puissent pas être plus ou moins exempts de préventions ou que leurs préventions ne puissent pas être plus ou moins dommageables. Concéder que la vérité n'est jamais la seule chose que quelqu'un s'efforce de suivre à la trace n'est pas nier que certaines personnes ou certaines méthodes soient meilleures que d'autres quand il s'agit de rester sur la trace³.

Ce qui rend les choses particulièrement déprimantes dans les situations de ce genre, qui sont malheureusement d'un type assez courant en philosophie, y compris dans la philosophie des sciences, est précisément le fait que la nouveauté fracassante qui était annoncée est restée, pour l'essentiel, à l'état de simple proclamation et que ce qui a réussi à dépasser ce stade donne fâcheusement l'impression de se réduire en fin de compte à quelque chose de tout à fait connu et même, pour tout dire, d'assez trivial. C'est le genre de constatation que fait Alan Sokal, à propos d'un passage de *La science en action* de Bruno Latour, dans lequel l'auteur développe sept règles de méthode pour le sociologue des sciences :

Voici sa troisième règle de méthode : « Étant donné que le règlement

3. Paul A. Boghossian, « What the Sokal Hoax Ought to Teach Us », in Noretta Koertge (éd.), *A House Built on Sand, Exposing Postmodernist Myths About Science*, Oxford University Press, 1998, p. 26-27.

(*settlement*) d'une controverse est la *cause* de la représentation de la nature et non sa conséquence, *on ne doit jamais avoir recours à l'issue finale (outcome) – la nature – pour expliquer comment et pourquoi une controverse a été réglée.*⁴ »

Notez que Latour glisse, sans commentaire ou argument, de « la représentation de la nature » dans la première moitié de la phrase à la « nature » tout court dans la deuxième moitié. Si nous mettions à lire « la représentation de la nature » dans les deux moitiés, alors nous aurions le truisme selon lequel les représentations que les scientifiques se font de la nature (c'est-à-dire, leurs théories) sont des choses auxquelles on arrive par un processus social et que le déroulement et l'issue de ce processus social ne peuvent être expliqués simplement par son issue. Si, en revanche, nous prenons sérieusement le mot « Nature » dans la deuxième moitié, lié comme il l'est au mot « issue », alors nous aurions l'assertion selon laquelle le monde extérieur est créé par les négociations des scientifiques : une assertion qui est bizarre, pour dire le moins, étant donné que le monde extérieur a été là depuis environ 10 milliards d'années de plus de plus que le genre humain. Pour finir, si nous prenons « nature » sérieusement dans la deuxième moitié, mais évacuons le mot *issue* qui le précède, alors nous aurions ou bien (1) l'assertion faible (et trivialement vraie) selon laquelle le déroulement et l'issue d'une controverse scientifique ne peuvent pas être expliqués uniquement par la nature du monde extérieur (de toute évidence, certains facteurs sociaux jouent un rôle, ne serait-ce qu'en déterminant quelles expériences sont techniquement faisables à un moment donné, pour ne rien dire d'autres influences sociales, plus subtiles) ou bien (2) l'assertion forte (et manifestement fausse) selon laquelle la nature du monde extérieur ne joue aucun rôle susceptible d'exercer une contrainte sur le déroulement et l'issue d'une controverse scientifique⁵.

Contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de croire, les critiques formulées par des gens comme Sokal et Boghossian ne contiennent rien de caricatural ou même simplement d'exagéré. Elles donnent une idée malheureusement assez fidèle du niveau pour le moins inquiétant auquel la littérature épistémologique d'inspiration postmoderne se situe la plupart du temps, pour ce qui est de l'exactitude conceptuelle et de la rigueur argumentative. Les « glissements » dont parle Sokal n'y sont pas des accidents regrettables, qui se produisent de temps à autre de façon compréhensible et pourraient être assez facilement excusés, mais semblent constituer un véritable style de pensée, dont le caractère puissamment original et complètement novateur ne peut évidemment échapper qu'aux réactionnaires et aux philistins de la pire espèce.

Un autre exemple de ces glissements « ordinaires » est celui qui a lieu quand Latour parle, comme il le fait régulièrement, de la transformation, réussie ou manquée, d'une *phrase* ou d'un *énoncé*, en un *fait*, en oubliant ou en faisant semblant d'oublier que cette façon de s'exprimer n'a tout simplement aucun sens. À strictement parler, une phrase ou un énoncé peuvent finir par être reconnus comme factuels, comme représentant un fait, mais ne peuvent sûrement pas être transformés, par on ne sait quel coup de baguette magique, en un fait, sauf, bien entendu, si l'on est prêt à considérer que le monde ou la réalité eux-mêmes sont constitués en tout et pour tout de phrases ou d'énoncés. On peut dire d'un énoncé vrai qu'il représente un fait, mais certainement pas qu'il *est* un fait, en se donnant subrepticement le droit de l'identifier purement et simplement au fait qu'il est censé représenter.

4. Bruno Latour, *La Science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, traduit de l'anglais par Michel Biezunski, La Découverte, 2005, p. 241.

5. Alan D. Sokal, « What the Social Text Affair Does and Does Not Prove », in N. Koertge (éd.), *A House Built on Sand, op. cit.*, p. 13.

Il est donc difficile de ne pas sursauter quand on lit des affirmations comme les suivantes :

Une phrase peut se voir offrir la qualité de fait ou celle d'artefact selon la façon dont elle est insérée dans d'autres phrases. *En elle-même une phrase n'est ni un fait ni une fiction ; ce sont les autres qui la rendent telle selon ce qu'ils en font*⁶.

Même si vous avez écrit un article qui prouve de manière définitive que la Terre est creuse ou que la Lune est faite en fromage de Roquefort, cet article ne sera pas définitif tant qu'il ne sera pas repris par d'autres et utilisé ultérieurement comme un fait établi. Vous avez besoin d'eux pour faire de votre article un article décisif⁷.

Nous avons besoin des autres pour transformer un énoncé en un fait. Le premier moyen - et le plus simple - de trouver des gens qui vont immédiatement adhérer à l'énoncé, investir dans le projet ou acheter le prototype consiste à forger l'objet de façon qu'il corresponde à leurs intérêts explicites⁸.

Dans le glissement, auquel on a affaire en l'occurrence, de ce qui est un constituant du langage (l'énoncé) à un constituant de la réalité (le fait), la trivialité de départ, que personne ne pourrait songer à contester, est qu'il est impossible de se référer à un fait sans passer par un énoncé qui le décrit, et le tour de passe-passe consiste à la traiter comme si ce qu'elle constate équivalait à dire qu'au lieu de parler d'un fait, on peut tout aussi bien parler d'un énoncé factuel, une affirmation qui, malheureusement, n'a rien de trivial et constitue même une absurdité patente. Pour qu'une chose en vienne à être considérée comme un fait scientifiquement établi, il faut effectivement que les scientifiques réussissent à se mettre d'accord pour répondre positivement à la question de savoir si elle doit ou non être reconnue comme un fait de cette sorte. Mais le pouvoir de décider de ce qui doit être reconnu comme un fait établi, à l'issue d'un processus qui ne peut effectivement pas rester strictement individuel et qui se révèle la plupart du temps compliqué et incertain, n'a rien à voir avec celui de décider de ce qui est un fait et de ce qui n'en est pas un, une chose que, n'en déplaise à Latour, il incombe en principe bel et bien à la réalité ou à la nature, comme on les appelle, et à elles seules de décider : si la Terre n'est pas creuse et la Lune pas faite de fromage de Roquefort, ce n'est pas nous qui avons décidé qu'elles ne l'étaient pas, mais la réalité, telle que nous estimons être parvenus à la connaître. À moins, bien sûr, d'avoir décrété dès le départ qu'il ne peut pas y avoir d'autre usage du mot « fait » que celui dans lequel un fait réel ou objectif signifie un fait dont nous avons reconnu, ou plus exactement décidé, qu'il en était un, auquel cas il est tout simplement dénué de sens de parler de faits qui sont réalisés objectivement ou ne le sont pas sans que nous soyons pour l'instant en mesure de savoir s'ils le sont ou non.

Si l'on en croit Latour, les scientifiques qui sont impliqués dans une controverse n'utilisent pas la nature comme arbitre pour essayer de régler celle-ci, ce qui signifie que la philosophie, l'histoire et la sociologie des sciences ne devraient en principe pas non plus essayer de le faire. Car c'est, pour les raisons indiquées, une illusion de croire qu'utiliser la nature comme juge extérieur et impartial est précisément ce que s'efforce de faire le scientifique qui fait des expériences et teste des hypothèses. Un des bénéfices secondaires non négligeables de l'opération est que l'on peut ainsi

6. Bruno Latour, *La Science en action*, *op. cit.*, p. 68.

7. *Ibid.*, p. 249.

8. *Ibid.*, p. 261.

se transformer à bon compte en un réaliste convaincu, dans le seul sens réellement compréhensible et acceptable du mot.

Il nous faudra [dit Latour] adopter deux discours différents selon que nous considérons un domaine stabilisé ou non de la science. Nous aussi, nous serons relativistes dans le dernier cas et réalistes dans le premier. Lorsque nous étudierons des controverses – comme nous l’avons fait jusqu’ici –, nous ne pouvons pas être *moins* relativistes que les chercheurs et ingénieurs que nous accompagnons ; ils n’utilisent pas la nature comme un juge extérieur et, comme il n’y a aucune raison de s’imaginer que nous sommes plus intelligents qu’eux, nous n’avons pas non plus à l’utiliser⁹.

L’auteur de ces lignes ne semble malheureusement pas se rendre compte que décréter que la réalité ne peut pas avoir décidé dans un sens ou dans l’autre des questions que nous ne sommes pas encore parvenus et ne parviendrons peut-être jamais à décider consiste précisément à adopter une position qui n’a rien de réaliste et constitue même le contraire exact du réalisme. Pour un réaliste véritable, ce que nous essayons de savoir est justement dans quel sens, indépendamment de nos activités de connaissance, de nos intérêts et de nos préférences, peuvent être décidées des questions dont nous ne connaissons pas encore, mais pouvons espérer trouver un jour, la réponse. Si la seule partie de la science qui autorise une interprétation réaliste était la partie stabilisée, cette interprétation n’aurait justement plus rien de réaliste, et la réalité à laquelle il est fait référence – loin de pouvoir être, comme le pensent les réalistes dignes de ce nom, explorée et découverte progressivement – donnerait plutôt l’impression de venir au monde au fur et à mesure que se résolvent les controverses, ce qui, effectivement, expliquerait pourquoi il est parfaitement vain de compter sur elle pour nous aider à les régler.

Sokal a mis en épigraphe de l’article que j’ai cité (sur ce qu’on peut et ce qu’on ne peut pas conclure de la facilité étonnante avec laquelle il a réussi à mystifier, par un canular mémorable, la revue *Social Text*) un extrait d’un livre du philosophe des sciences Larry Laudan, dans lequel l’auteur explique que sa cible véritable est constituée par « les contemporains qui – dans des actes répétés consistant à prendre leurs désirs pour des réalités – se sont approprié des conclusions tirées de la philosophie des sciences et les ont utilisées pour venir en aide à des causes sociales et politiques pour lesquelles ces conclusions sont mal adaptées. Des féministes, des apologistes religieux (y compris des “scientifiques créationnistes”), des défenseurs de la contreculture, des néoconservateurs et une armée d’autres compagnons de voyage étranges ont affirmé avoir trouvé de l’eau décisive pour leur moulin dans, par exemple, l’incommensurabilité et la sous-détermination admises des théories scientifiques. L’éviction de l’idée que les faits et les preuves (*evidence*) sont importants, au profit de l’idée que tout se ramène à des intérêts et des perspectives subjectifs, est – d’une façon qui n’est surpassée que par les campagnes politiques américaines – la manifestation la plus marquante et la plus pernicieuse d’anti-intellectualisme de notre époque¹⁰ ».

Effectivement, une bonne partie de ce qu’on peut lire dans ce domaine amène fatalement à se demander si, au lieu d’utiliser des arguments tirés apparemment de la philosophie, de l’histoire et de la sociologie des sciences les plus sérieuses, mais dont on se rend compte à peu près au premier coup d’œil qu’ils ne prouvent en réalité rien de ce qu’on affirme, il n’aurait pas été, tout compte fait, plus honnête, de la part des auteurs, de commencer par expliquer simplement que leur but essentiel était d’essayer de

9. *Ibid.*, p. 241.

10. Larry Laudan, *Science and Relativism : Some Key Controversies in the Philosophy of Science*, University of Chicago Press, 1990, p. X ; cité par A. Sokal, *op. cit.*, p. 9.

discréditer moralement et politiquement un certain nombre de notions traditionnelles, comme par exemple celles de vérité et d'objectivité, qui doivent être considérées non seulement comme inutiles, mais également comme réactionnaires et pernicieuses. Latour affirme sans hésiter que « les textes scientifiques ou techniques [...] n'appartiennent pas à un autre monde et ne sont pas écrits par des auteurs différents de ceux qui écrivent les articles de journaux ou les romans. Lorsque vous vous y plongez, vous ne quittez pas la rhétorique pour les eaux plus calmes de la raison pure. Vous y plongez parce que la rhétorique est devenue si violente qu'il faut maintenant faire appel à des milliers de ressources nouvelles à la rescousse des énoncés¹¹ ». Mais si c'est réellement de cette façon que les choses se passent dans les sciences elles-mêmes, on ne peut évidemment pas s'attendre à ce que les moyens rhétoriques utilisés, dans leur propre ascension vers le pouvoir, par ceux qui cherchent à déposséder la science d'un prestige et d'une influence qu'elle a, selon eux, largement usurpés soient plus respectables et nous rapprochent davantage des eaux tranquilles de la raison pure.

C'est plutôt l'inverse qui a toutes les chances de se produire et ce à quoi on risque de d'assister ne peut guère être qu'une confirmation supplémentaire du fait que, même dans les confrontations apparemment les plus intellectuelles, on ne conquiert généralement pas le pouvoir parce qu'on est capable de produire les meilleures raisons : on démontre plutôt que ses raisons étaient les meilleures en le conquérant effectivement, ce que les détracteurs postmodernes de la science semblent avoir réussi pour le moment à faire assez largement, par des méthodes dont ils diraient, il est vrai, probablement qu'elles ne sont, tout bien considéré, ni meilleures ni pires que celles qui permettent généralement à une théorie scientifique de l'emporter sur ses rivales.

Selon Boghossian, le succès de scandale dont a bénéficié le canular de Sokal démontre trois choses importantes :

Premièrement que des conceptions relativistes d'une cohérence douteuse concernant les concepts de vérité et de preuve (*evidence*) sont réellement parvenues à se faire accepter largement dans le monde académique contemporain, exactement comme cela avait semblé souvent être le cas. Deuxièmement, que cet essor du relativisme a eu précisément le genre de conséquence pernicieuse dont on s'attendrait à ce qu'il l'ait pour les normes acceptées en matière de savoir et de responsabilité intellectuelle. Finalement, qu'aucune des deux assertions précédentes ne reflète nécessairement un point de vue politique particulier, et moins que tout autre un point de vue politique conservateur¹².



Ces trois affirmations sont, à mes yeux, tout à fait exactes et il sera utile au lecteur, me semble-t-il, de les garder en tête en abordant la lecture d'un ouvrage comme celui qu'Hubert Krivine m'a demandé de préfacier. Je considère, en particulier, comme évident que pas plus que les conceptions développées par les auteurs postmodernes dans le domaine de l'épistémologie et de la philosophie des sciences n'entraînent réellement les conséquences politiques progressistes qui leur semblent en résulter de façon plus ou moins automatique, les thèses défendues dans le livre qu'on va lire n'entraînent de quelque façon que ce soit les conséquences politiquement réactionnaires que l'on s'empressera probablement d'en

11. Bruno Latour, *La Science en action*, *op. cit.*, p. 82.

12. Paul Boghossian, *op. cit.*, p. 23.

tirer avec l'espoir de réussir ainsi à les discréditer. Dans les deux cas, malheureusement, ce à quoi on a affaire relève bien plus de la simple association d'idées consacrée par une habitude acquise un peu trop rapidement que de l'argumentation proprement dite, avec comme résultat dans le deuxième la culpabilité et l'irrecevabilité par association, et dans le premier l'innocence et la légitimité également par association.

Le livre de Krivine s'attaque, sur un exemple particulièrement bien choisi et étudié de façon extrêmement précise et détaillée, à la question centrale dont j'ai évoqué quelques aspects :

A-t-on le droit de dire que l'âge de la Terre est de 4, 55 milliards d'années et sa trajectoire, une ellipse centrée sur le Soleil et dont le rayon moyen vaut 150 millions de kilomètres ? Oui, aujourd'hui, pour la plupart des personnes éduquées. Mais, curieusement, le fait que ces affirmations constituent ce qu'il est convenu d'appeler des « vérités scientifiques », trois cents ans après le siècle des Lumières, est souvent perçu comme naïf, voire inconvenant. Et ce, plutôt même par des personnes très éduquées¹³.

Au nombre des raisons qui nous ont amenés là où nous en sommes figure en bonne place, comme le remarque l'auteur, le fait qu'on a fréquemment cherché et réussi à faire passer pour des vérités scientifiques indiscutables des assertions qui n'étaient sûrement pas scientifiques et n'avaient, c'est le moins qu'on puisse dire, rien d'indiscutable. Mais, en dépit de la popularité considérable dont il jouit, notamment auprès de personnes très éduquées, l'argument qui conclut de cela à la nécessité de reconsidérer sérieusement l'importance que nous nous sommes sentis jusqu'à présent tenus d'accorder à la notion de vérité ne résiste pas un longtemps à un examen sérieux. Car la conclusion que l'on devrait se sentir obligé de tirer est justement plutôt que nous avons besoin plus que jamais de conserver dans toute sa rigueur et de réaffirmer constamment la distinction entre ce qui réussit à se faire reconnaître et accepter, à un moment donné et dans des conditions données, comme une vérité, sans pour autant l'être nécessairement, et la vérité tout court. En d'autres termes, il n'existe réellement aucun moyen honnête de transformer l'idée qu'une quantité innombrable de choses fausses ont réussi à se faire accepter temporairement comme vraies et même, dans certains cas, comme scientifiques en un argument susceptible d'être utilisé contre l'idée de vérité elle-même.

Le titre du livre indique déjà clairement par lui-même que son auteur fait partie de ceux qui ne se résignent pas à voir les constructions de la science traitées à peu près comme de simples mythes dont la supériorité par rapport à d'autres, tout aussi plausibles et respectables, ne résiderait certainement pas dans leur vérité établie, mais seulement dans la position privilégiée et même exclusive qu'ils ont réussi à conquérir et à conserver dans des cultures d'une certaine sorte. Un des objectifs principaux de ce travail était, par conséquent, de « réhabiliter la notion réputée naïve de vérité scientifique contre l'idée que la science ne serait qu'une opinion socialement construite¹⁴ ». Sur l'exemple qui y est traité avec une maîtrise et une autorité impressionnantes, le lecteur qui aurait pu en douter se convaincra, je l'espère, qu'il peut y avoir et qu'il y a eu réellement, dans certains cas, un passage progressif du mythe au savoir, ou de la croyance mythique à la connaissance scientifique, qui a entraîné l'éviction de la première par la seconde, pour des raisons qui n'ont rien d'arbitraire et ne relèvent pas simplement de la compétition pour le pouvoir et l'influence

13. Hubert Krivine, *La Terre, des mythes au savoir*, Paris, Cassini, 2011, p. 1.

14. *Ibid.*, p. 223.

entre des conceptions qui, intrinsèquement, ne sont ni plus ni moins vraies que les autres.

La thèse de l'« équivalence méthodologique » entre la science, d'une part, et les religions et les mythes, de l'autre, peut être considérée, justement, comme réfutée de façon exemplaire par l'histoire qui est racontée dans les pages qui suivent :

Lorsqu'il conclut à l'équivalence méthodologique entre science et religion (voire magie), le relativisme ouvre une voie royale aux conservatismes religieux : qui peut croire aux objections opposées par les scientifiques (alors baptisés « scientistes »), puisqu'on peut faire dire n'importe quoi à la science ? L'histoire des controverses sur la Terre infirme cet aphorisme, même si, à certains moments, des scientifiques ont pu dire (et la science, dans ses applications), faire n'importe quoi¹⁵.

Comme l'ont fait remarquer certains de ses critiques, le postmodernisme se caractérise notamment par un certain ton ou une certaine attitude qui sont déjà contenus implicitement dans le terme « postmoderne » lui-même, à savoir « la conviction que nous sommes à présent trop sophistiqués pour être mus par les idéaux ou les accomplissements intellectuels des trois derniers siècles¹⁶ ». Nous sommes, en particulier, trop instruits et trop sophistiqués pour pouvoir croire encore à des choses comme la réalité et le progrès de la connaissance objective. Hubert Krivine pense qu'il n'en est rien, et il est également convaincu que, si la science que certains appellent avec un certain mépris « orthodoxe » ou « officielle » reste, pour l'essentiel, fidèle aux idéaux et aux acquis dont il est question dans la citation, ce n'est sûrement pas par un simple manque d'imagination qui l'empêche de se libérer complètement des contraintes désuètes que lui a imposées pendant longtemps la mentalité moderne, au-delà de laquelle nous devons nous considérer comme parvenus aujourd'hui :

Si la science n'accepte pas la transmission de pensée, la mémoire de l'eau, la fusion froide, l'astrologie ou les soucoupes volantes, ce n'est pas à cause de son conservatisme inné, ni parce qu'elle n'en comprend pas le mécanisme (ce qui est, ne l'oublions pas, une situation très générale, y compris pour les scientifiques !) Ce n'est pas l'imagination qui manque aux (bons) scientifiques¹⁷.

Peu d'absurdités me semblent avoir connu une faveur aussi grande, dans la période récente, et être capables de susciter une exaspération aussi justifiée que celle qui veut qu'il suffise de libérer l'imagination de toute espèce d'entraves pour avoir des chances sérieuses d'augmenter immédiatement et dans une mesure considérable le nombre des découvertes scientifiques. Il peut sans doute arriver effectivement aux scientifiques de manquer, dans certaines circonstances, d'imagination. Mais ce n'est sûrement pas seulement ni même principalement à cause d'un manque d'imagination que le nombre des découvertes importantes peut sembler si réduit. Cela peut-être également et même en premier lieu parce que la réalité est difficile à connaître et, comme on dit, ne nous livre que lentement, et au prix d'efforts considérables de notre part, ses secrets.

Mais pour pouvoir dire cela, il faut, bien entendu, comme le fait avec raison Krivine, choisir de continuer à s'exprimer résolument de la façon que les adversaires postmodernes du réalisme scientifique considèrent comme irrémédiablement « naïve ». Si ce qu'on appelle la « réalité » n'est jamais, en fait, que le résultat d'une construction toujours en cours, dont

15. *Ibid.*

16. Noretta Koertge, *A House Built on Sand*, *op. cit.*, p. 7.

17. Hubert Krivine, *op. cit.*, p. 216.

la conception et la réalisation nous incombent entièrement, et s'il n'y a réellement pas plus de différence que ne le suggère Latour entre ce que font les inventeurs de fictions romanesques et ce que font les créateurs de théories scientifiques, on ne voit évidemment pas très bien au nom de quoi on devrait s'interdire de suggérer aux scientifiques d'utiliser leur imagination avec le même genre de liberté que les romanciers, ce qui ouvrirait à coup sûr à la science des perspectives non seulement beaucoup plus vastes, mais également beaucoup plus exaltantes.